

Ordonner les passions : Bossuet et le livre XIV de la Cité de Dieu

Séminaire d'élèves
Ens, 9 avril 2013
Agnès Lachaume (de Ferluc)

Bossuet et la Cité de Dieu

Bossuet lecteur de La Cité de Dieu

Pour saint Augustin, il le lisoit plus qu'un autre, afin d'y apprendre, disoit-il, les grands principes de sa religion. On voit, dans ses extraits de ce saint docteur, qu'il avoit mis tous ses ouvrages par morceaux¹: tantôt il en remarque les principes de théologie, tantôt des desseins de sermons, des divisions, des preuves. Ses dernières remarques sont tirées particulièrement des *Sermons* mêmes du saint, de ses *Traitéts sur saint Jean* et de ses *Commentaires sur les Psaumes*, et, dans ce dernier ouvrage, il s'attachait surtout à la morale.

Il avoit une édition in-8° des *Psaumes* de saint Augustin, de sa *Cité de Dieu*, et de ses ouvrages contre les Pélagiens. C'est ce qu'il avoit le plus lu ; le texte et les marges en sont chargés de mille sortes de remarques ; il ne pouvoit se passer de ces livres, et il les avoit toujours à sa suite. Il n'avait pas moins lu les grandes éditions : celle de Lyon de Gripse, qui demouroit à Paris, et la première qu'il lut, est toute marquée de sa main ; celle du grand Navire, de la bibliothèque de Meaux, de même ; et celle des Bénédictins², la dernière venue, étoit encore plus lue et la plus marquée ; il l'estimoit plus que les autres, et elle le suivoit partout³. (...) Il possédoit saint Augustin de telle façon, qu'en quelque difficulté que ce fût, il ne manquoit jamais d'y trouver le point de décision, et souvent en un mot (...) de même des autres principes de ce Père sur le désir d'être heureux, par où il a poussé son adversaire à la contradiction.

François Ledieu, *Mémoires et Journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet*, édité par R.-F. Guettée, Paris, Didier et Cie, 1856, t. 1, p. 50.

Points de rencontre

Bossuet et les passions selon La Cité de Dieu

La valeur des passions : une réfutation de l'héritage stoïcien ?

La condamnation stoïcienne des passions, fruits d'une opinion erronée

Ce que les Grecs appellent *επαθεία* et qu'en latin Cicéron nomme *constantias*, les stoïciens veulent qu'elles soient trois dans l'âme du sage en remplacement des trois perturbations ; ils substituent la volonté au désir, le contentement à la joie, la précaution à la crainte. Quant à la maladie ou à la douleur, que nous avons préféré appeler "tristesse" pour éviter toute ambiguïté, ils ont nié qu'elle puisse exister dans l'âme du sage (saint Augustin, *Cité de Dieu*, XIV, 7, p. 558-559).

Règle générale : ce qui est pernicieux dans son progrès est vicieux dans sa naissance. Or, il est évident que le chagrin et les autres perturbations de l'âme deviennent funestes en augmentant ; elles sont par conséquent toujours suspectes et toujours un mal. [...] Voilà pourquoi il revient au même d'approuver des passions modérées [moderatas perturbaciones] ou une injustice, une lâcheté, une intempérance modérée. Qui pose un degré au vice [uitiis modum], prend sur lui une partie des vices, ce qui d'abord est blâmable en soi, et ensuite d'autant plus dangereux que les vices, placés sur un terrain glissant, une fois qu'ils sont lancés, ne se laissent plus arrêter sur la pente ». Cicéron, *Tusculanes*, trad. M. Matter, revue par N. Desgrugillers-Billard, coll. « La Bibliothèque de l'Antiquité », éditions Paléo, 2008, livre IV, § 18, p. 166.

les passions selon saint Augustin

La volonté droite est donc le bon amour, et la volonté dérégulée est le mauvais, et les différents mouvements de cet amour font toutes les passions. S'il se porte vers quelque objet, c'est le désir ; s'il en jouit, c'est la joie ; s'il s'en détourne, c'est la crainte ; s'il le sent malgré lui, c'est la tristesse (livre XIV, 7).

les passions selon Bossuet

passions, formes de l'amour :

« Le désir est une passion qui nous pousse à rechercher ce que nous aimons quand il est absent » / « le désir n'est qu'un amour qui s'étend au bien qu'il n'a pas, comme la joie est un amour qui s'étend au bien qu'il a »

(*Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, I, §6, publ. posth. 1741).

Passions négatives, opposées à la raison :

Ainsi vous vous trompez déplorablement, si vous attendez de l'âge et du temps le remède à vos **passions**, que la **raison** vous présente en vain. Expérience. Les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature, les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux ; et, comme dit sagement l'Ecclésiastique, la vieillesse ne trouve pas ce que la jeunesse n'a pas amassé (Bossuet, « Sermon pour la circoncision de notre Seigneur » (1668), *O.O.*, t. V, p. 319, citant *Eccl*, xxv, 5.)

1. *par morceaux* : on dirait aujourd'hui « en fiches ».

2. Cette édition fut prise en charge par Blampin et Mabillon notamment. Elle comportait 11 volumes parus de 1687 à 1700. Elle fut attaquée par les Jésuites et Fénelon, défendue par Bossuet qui travailla avec Mabillon pour la préface générale. Louis XIV imposa le silence, et l'édition des bénédictins fut approuvée à Rome.

3. Quelques pages plus loin, Ledieu souligne que Bossuet puisait chez Augustin ses arguments contre les quiétistes, évoquant les « autres principes de ce père sur le désir d'être heureux, par lesquels il a poussé son adversaire à la contradiction ».

Il est assez ordinaire aux hommes de ne savoir ce qu'ils demandent, parce qu'ils ont des désirs qui sont des désirs de malades, inspirés par la fièvre, c'est-à-dire par les passions (Bossuet, Panégyrique St Jacques, *O.O.*, t. III, p. 383-384)
Elle [la morale chrétienne] nous oblige à dompter nos passions emportées et à mortifier nos sens, trop subtils séducteurs de notre raison. Elle a sur ce sujet des précautions inouïes. Elle va éteindre dans le fond du cœur l'étincelle qui peut causer un embrasement ; elle étouffe la colère, de peur qu'en s'aigrissant, elle ne se tourne en haine implacable. Elle retient jusqu'aux yeux, par une extrême jalousie qu'elle a pour garder le cœur (Avent du Louvre, 1665, *O.O.* t. IV, p. 664)

Passions condamnées, à arracher jusqu'à la racine :

Donc, **pour arracher la racine**, cessons de nous prendre aux autres d'un mal qui vient de nous-mêmes. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent par le dehors ; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos **passions** sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs : surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir au dedans, et tant que nous écouterons ce flatteur, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres. Car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connaître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence. Ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette secrète intrigue de notre cœur, dans cette complaisance de notre amour-propre, qu'ils nous font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent.

De bons désirs.

Que si nous voulons les déconcerter, et rompre cette intelligence, voici l'unique remède : un **amour** généreux de la vérité, un **désir de nous connaître nous-même[s]**. Oui, je veux résolument savoir mes défauts : je voudrais bien ne les avoir pas ; mais, puisque je les ai, je veux les connaître, quand même je ne voudrais pas encore les corriger.

Bossuet, « Sermon sur la charité fraternelle » (Carême de Saint-Germain, 1666), *O.O.*, t.V, p. 99-100.

Passions du Christ

Durant tout le cours de sa vie, il parle de sa passion avec **joie**, il **désire** continuellement cette heure dernière ; c'est ce qu'il appelle son heure (Jean, 13, 1) par excellence, comme celle qui est la fin de sa mission et qu'il attend par conséquent avec plus d'ardeur. Mais il ne faut pas, chrétiens, que son esprit soit toujours tranquille ; (...)Aussi est-il troublé sans mesure par quatre passions différentes : par **l'ennui**, par la **Crainte**, par la **tristesse** et par la **langueur** : *Cœpit tædere et pavere, et contristari et mœstus esse* (Marc 14, 33 et Matth 26, 37). L'ennui jette l'âme dans un certain chagrin qui fait que la vie est insupportable et que tous les moments en sont à charge ; la crainte ébranle l'âme jusqu'aux fondements par l'image de mille tourments qui la menacent ; la tristesse la couvre d'un nuage épais qui fait que tout lui semble une mort ; et enfin cette langueur, cette défaillance, c'est une espèce d'accablement et comme un abattement de toutes les forces. Bossuet, Sermon pour le vendredi saint, Carême des Minimes, 1660, t. III, p. 371.

Jamais homme n'a eu les passions ni si tendres, ni si délicates, ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'elles aient toujours été extrêmement modérées, parce qu'elles étaient parfaitement soumises à la volonté de son Père (Nativ. V.1652, I, 176)

Désir spirituel

Apprenons de là, chrétiens, à désirer Jésus-Christ, puisqu'il est infiniment désirable. Mais qui vous désire, ô Jésus !

Bossuet, *O.O.*, t. III, p. 496.

La volonté au pouvoir des passions

Il n'est pas moins vrai que nos passions et nos convoitises nous jettent aussi dans la servitude : elles ont des liens secrets qui tiennent nos volontés asservies (Bossuet, « Sermon pour la vêtue d'une postulante bernardine » (1659), t. III, p. 28).

Le rapport du corps aux passions : une même ambiguïté

Chair et corps

la chute a changé le rapport aux passions

L'homme a donc méprisé le commandement de Dieu [...], destiné à rappeler à sa créature, préparée à le servir dans la liberté, qu'il était son Seigneur. Une juste condamnation en a résulté, une condamnation telle que l'homme, qui, en restant fidèle au commandement, devait jouir d'une chair spirituelle, est devenu charnel dans son esprit ; et parce que, par orgueil, il s'est complu en lui-même, la justice de Dieu l'a donné à lui-même. Mais, en aucune manière, l'homme n'est son propre maître, car, en étant en désaccord avec lui-même, au lieu de jouir de la liberté qu'il a désirée, il subit une servitude dure et misérable sous les ordres de celui auquel il a obéi en pêchant.

(saint Augustin, *La Cité de Dieu*, XIV, 15, p. 575-576)

charnel dans l'esprit : Et en effet, Chrétiens, chose étrange, mais trop véritable ! Quoique ce soit à l'esprit de connaître la vérité, ce qui ne se connaît que par l'esprit nous paraît un songe. Nous voulons voir, nous voulons sentir, nous voulons toucher. Si nous écoutions la raison, si elle avait en nous quelque autorité, avec quelle clarté nous ferait-elle connaître que ce qui est dans la matière n'a qu'une ombre d'être qui se dissipe, et que rien ne subsiste effectivement que ce qui est dégagé de ce principe de mort ! Et nous sommes au contraire si aveugles et si malheureux, que ce qui est immatériel nous semble un fantôme <une ombre, variante évite répétition> ; ce qui n'a point de corps, une illusion ; ce qui est invisible, une pure idée, une invention agréable. Ô Dieu ! Quel est ce désordre ? Et comment avons-nous perdu le premier honneur de notre nature en nous rangeant à la ressemblance des animaux muets et déraisonnables ? N'en recherchons point d'autre cause ; nous nous sommes attirés à nous-mêmes un si grand malheur : nous avons voulu goûter les plaisirs sensibles, nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes ; et il est arrivé, dit saint Augustin, par un

grand et terrible changement, que "l'homme, qui devait être spirituel même dans la chair, devient tout charnel même dans l'esprit" : *Qui... futurus [fu]erat etiam carne spiritalis, factus est etiam mente carnalis (De Civ. Dei, XIV, 15)[...] ô changement déplorable ! La chair a pris le régime [le gouvernement], et l'âme est devenue toute corporelle. Car qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens et appliquée toute entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût, à irriter leur appétit, à leur assaisonner leurs objets, et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles ? (Bossuet, Purification sainte Vierge (Carême du Louvre, 1662), O.O., t. IV, 161-162)*

l'évaluation de la libido : Concupiscence et génération

Il [Jésus-Christ] ne s'est pas contenté de conserver au mariage son premier honneur ; il en a fait un sacrement de la religion et un signe mystique de sa chaste et immuable union avec son Eglise. En cette sorte, **il a consacré l'origine de notre naissance**. Il en a retranché la polygamie, qu'il avait permise un temps en faveur de la multiplication de son peuple. Il ne permet plus que l'amour s'égaré dans la multitude ; il le rétablit dans son naturel, en le faisant régner sur deux coeurs unis, pour faire découler de cette union une concorde inviolable dans la famille et entre les frères (Bossuet, Divinité de Jésus-Christ, (Avent du Louvre, 1665), O.O., t. IV, p. 666).

Qui pourrait maintenant vous dire quel devait être l'amour conjugal de ces bienheureux mariés ? Car, ô sainte virginité, vos flammes sont d'autant plus fortes qu'elles sont plus pures et plus dégagées ; et le feu de la convoitise, qui est allumé dans nos corps, ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrassements des esprits que l'amour de la pureté lie ensemble (Bossuet, Premier Panégyrique de saint Joseph, 1656, O.O., t. II, p. 129)

La structuration en deux régimes de la passion : transmission réussie de l'antithèse ?

Les deux cités

a) autres sources des deux cités : le Seigneur dit aux infidèles : « Vous avez le diable pour père (Jean, VIII, 44) ». Si donc c'est là le père de tous les impies qui agit sur les enfants rebelles (Eph. II, 2.), qu'elle sera leur mère ? Il est une certaine cité que l'on nomme Babylone ; c'est la cité des enfants de perdition, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident : à elle appartient l'empire de la terre. Elle est la capitale de ce que vous appelez la République, que vous voyez vieillir de jour en jour, et décroître. C'est elle qui fut d'abord notre mère, c'est en elle que nous avons pris naissance. Nous avons depuis connu un autre père, et nous avons quitté le diable. Comment oserait-il approcher de ceux qu'a recueillis un Dieu tout-puissant ? Nous connaissons une autre mère, la Jérusalem céleste ou la sainte Eglise dont une portion encore est en exil sur la terre ; et nous avons quitté Babylone (saint Augustin, *En. In ps. XXVI, 2, n. 18*)

Donc les autres citoyens de la sainte Jérusalem, comprenant qu'ils sont en captivité, méditent sur les désirs humains, sur ces diverses passions qui entraînent avec violence, qui poussent et précipitent dans la mer ; voilà ce qu'ils voient, et au lieu de se jeter dans les fleuves de Babylone, ils se tiennent assis sur les fleuves de Babylone, pour pleurer, ou sur les mondains qu'entraînent ces fleuves, ou sur eux-mêmes qui ont mérité d'être à Babylone, bien qu'ils y soient assis, c'est-à-dire humiliés. Donc, « sur les fleuves de Babylone, nous avons pleuré au souvenir de Sion ». O sainte Sion, où tout demeure et rien ne s'écoule ! qui nous a précipités dans ces flots rapides ? Pourquoi nous sommes-nous séparés de ton divin Architecte, et de ta société sainte ? Nous voici au milieu des flots qui nous poussent tumultueusement et qui nous entraînent ; c'est à peine si quelqu'un peut s'échapper en saisissant les saules du rivage. Dans notre captivité, asseyons-nous humblement sur les fleuves de Babylone sans être assez audacieux pour nous précipiter dans les flots, ni assez orgueilleux pour lever la tête, au milieu de nos amertumes et de nos malheurs ; mais asseyons-nous et pleurons. Asseyons-nous sur les fleuves de Babylone, et non sous les fleuves ; que notre humilité n'aille point jusqu'à nous y plonger. Assieds-toi sur le fleuve, non dans le fleuve, non sous le fleuve : assieds-toi humblement, parle, mais non comme à Jérusalem. C'est là que tu seras debout, selon cette espérance que chante un autre psaume : « Nos pieds se tenaient debout dans les parvis de Jérusalem I ». C'est là que tu seras élevé en gloire, si tu veux ici-bas t'humilier dans la pénitence et dans la confession. C'est donc dans les parvis de Jérusalem que nos pieds se tenaient debout. « Mais sur les fleuves de Babylone nous étions assis, pleurant au souvenir de Sion ». C'est donc le souvenir de Sion qui doit faire couler nos larmes. (saint Augustin, *En in Ps. CXXXVI, n.4*)

b) géographie figurale Quoique les hommes soient partagés en tant de différentes conditions, toutefois, selon l'Ecriture, il n'y a que deux genres d'hommes, dont les uns composent le monde, et les autres la société des enfants de Dieu. Cette solennelle division est venue, dit saint Augustin, de ce que l'homme n'a que deux parties principales : la partie animale et la raisonnable ; et c'est par là que nous distinguons deux espèces d'hommes, parce que les uns suivent la chair, et les autres sont gouvernés par l'esprit. Ces deux races d'hommes ont paru d'abord en figure, dès l'origine des siècles, en la personne et dans la famille de Caïn et de Seth : les enfants de celui-ci étant toujours appelés les enfants de Dieu et au contraire ceux de Caïn étant constamment nommés les enfants des hommes ; afin que nous distinguions qu'il y en a qui vivent comme nés de Dieu selon les mouvements de l'esprit et les autres comme nés des hommes selon les inclinations de la nature. De là ces deux cités renommées, dont il est parlé si souvent dans les saintes lettres : Babylone, charnelle et terrestre, Jérusalem, divine et spirituelle ; dont l'une est posée sur les fleuves, c'est-à-dire dans une éternelle agitation : *super aquas multas*, dit l'Apocalypse ; ce qui a fait dire au Psalmiste : Assis sur les fleuves de Babylone (Ps 136, 1) et l'autre est bâtie sur une montagne, c'est-à-dire dans une constance immuable. C'est pourquoi le même a chanté : "Celui qui se confie en Dieu est comme la montagne de Sion ; celui qui habite en Jérusalem ne sera jamais ébranlé : " *Qui confidunt in Domino sicut mons Sion...* (Ps 124, 1)" Or, encore que ces deux cités soient mêlées de corps, elles sont, dit saint Augustin, infiniment éloignées d'esprit et de moeurs". (Bossuet, *Esquisse du Panégyrique de saint Sulpice, 1664, t. IV, p. 538-539*).

"Mais où se bâtira cette ville innocente ? Quelles montagnes assez hautes, quelles mers et quel océan assez vaste la pourrait assez séparer de cette autre cité criminelle ? Chères soeurs, le Prince, son fondateur, ne l'en veut point séparer par la distance des lieux : dessein certainement incroyable ! Il bâtit Jérusalem au milieu de Babylone. Durant le cours de ce siècle pervers, les bons seront mêlés avec les méchants. (t.I, p. 219-220)

le langage des deux royaumes : Car enfin, mes Pères, pour qui voulez-vous qu'on vous prenne : pour des enfants de l'Évangile, ou pour des ennemis de l'Évangile ? On ne peut être que d'un parti ou de l'autre, il n'y a point de milieu. (...) Il y a deux peuples et deux mondes répandus sur toute la terre, selon saint Augustin : le monde des enfants de Dieu, qui forme un corps dont Jésus-Christ est le chef et le roi ; et le monde ennemi de Dieu, dont le diable est le chef et le roi. (...) Voyez donc maintenant, mes Pères, duquel de ces deux royaumes vous êtes. Vous avez ouï le langage de la ville de paix, qui s'appelle la Jérusalem mystique, et vous avez ouï le langage de la ville de trouble, que l'Écriture appelle la spirituelle Sodome: lequel de ces deux langages entendrez-vous? Lequel parlez-vous ? (...) Écoutez donc le langage de votre École... (Pascal, *Lettres Provinciales*, Lettre XIV, éd. Michel Le Guern, Gallimard, 1987, p. 230).

les deux amours

N'est-ce pas cet amour flatteur qui nous cache nos défauts à nous-mêmes, et qui ne nous montre les choses que par l'endroit agréable ? Il ne nous abandonne pas un moment ; et de même que, si vous rompez un miroir, votre visage semble en quelque sorte se multiplier dans toutes les parties de cette glace cassée ; cependant, c'est toujours le même visage : ainsi, quoique notre âme s'étende et se partage en beaucoup d'inclinations différentes, l'amour-propre y paraît partout. Étant la racine de toutes nos passions, il fait couler dans toutes les branches ses vaines, mais douces complaisances : si bien que l'homme, s'arrêtant en soi-même, ne peut plus s'élever à son créateur. Et qui ne voit ici un désordre tout manifeste ? (...) nous nous faisons notre fin dernière : nous ne songeons qu'à nous plaire en toutes choses, même au préjudice de la loi divine, et par divers degrés nous venons à ce maudit amour qui règne dans les enfants du siècle, et que saint Augustin définit en ces termes : *Amor sui usque ad contemptum Dei* (...) De cette sorte, il [Jésus-Christ] nous arrache à nous-mêmes par une espèce de violence, et déclarant la guerre à cet amour-propre qui s'élève en nous au mépris de Dieu, comme disait tout à l'heure le saint évêque Augustin, "il fait succéder en sa place l'amour de Dieu jusqu'au mépris de nous-mêmes : *Amor Dei usque ad contemptum sui*, dit le même saint Augustin. [...] [sa charité] nous presse, nous moins par les mouvements d'une sainte haine, que par les doux transports d'une bienheureuse dilection (Panégryque de François de Paule, t. II, p.20).

Considérons, Chétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état dont le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même, et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur ? Mais celui qui se persécute lui-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que soi-même : de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : « *Amor sui usque ad contemptum Dei; amor Dei usque ad contemptum sui* (XIV, 28) : l'un est l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu ; c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde ; l'autre est l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même ; c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme, et ce qui, étant porté à sa perfection, fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours. Bossuet, sermon de profession de Louise de la Miséricorde (1675), *O.O.*, t. VI, p. 36.

Indications bibliographiques

Augustin (saint), *La Cité de Dieu, XIV, Œuvres*, t. II, dir. L. Jerphagnon, Gallimard NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000.

Bossuet, *Œuvres oratoires*, édition de Joseph Lebarq, Lille, Desclée De Brouwer, 1890-1896 ; revue et augmentée par Charles Urbain et E. Levesque, Paris, Hachette et Desclée, 1911-1926, 7 volumes.

Bossuet, *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, Paris, Fayard, 1990.

Auerbach, Erich, « De la *Passio*, aux passions » trad. fr. dans *Le Culte des passions. Essai sur le XVII^e siècle français*, Paris, Macula, 1998.

Bermon, Emmanuel, « la théorie des passions chez saint Augustin », *Les passions antiques et médiévales* (dir. Besnier, Moreau et Renault), « Léviathan », PUF, Paris, 2003, p. 173-197.

Bochet, Isabelle, *Saint Augustin et le désir de Dieu*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1982.

Cuche, François-Xavier, « Politique, mystique et génétique : les conceptions de la famille chez Bossuet », *Les Amis de Bossuet*, n° 11 (1982), p. 4-32.

Dagens, Jean, « le XVII^e siècle, siècle de saint Augustin », publiée dans le *Cahier de l'Association internationale des études françaises*, 1953, volume 3, numéro 3-5.

Ferreyrolles, Gérard, « L'âge d'or de *La Cité de Dieu* ? », dans *Augustin au XVII^e siècle : actes du colloque organisé par Carlo Ossola au Collège de France les 30 septembre et 1er octobre 2004 / textes réunis par Laurence Devillairs*, Collège de France, Florence, L.S. Olschki, 2007.

Ferreyrolles, Gérard, « Augustinisme et concupiscence : les chemins de la réconciliation », *Littérature et séduction*, dans *Mélanges en l'honneur de Laurent Versini*, Paris, Klincksieck, 1997, p.171-182.

Ferreyrolles, Gérard, « Du discours théologique à la réflexion morale : prolégomènes à la concupiscence », *Caractères et passions au XVII^e siècle*, actes du colloque de l'Université de Bourgogne (mai 1996), Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 1998, p.75-87.

Stiker-Métral, Charles-Olivier, « L'imaginaire chrétien entre Jérusalem et Babylone », *Résurrection*, « La littérature au risque de l'Évangile » N° 69-70 (avril-juillet 1997).